

PASCAL BOULANGER, POÈTE DES PROFONDEURS

« Ma parole n'était rien d'autre qu'un silence à voix haute. »

Pascal Boulanger, *Jongleur*

« On ne s'adonne pas à la poésie, on abandonne tout pour elle ». Ces mots de René Char, écrits à une époque en même temps récente et désormais ancienne, engagent la responsabilité du poète. Les temps ont changé et c'est aujourd'hui en n'abandonnant strictement rien qu'un poète peut répondre aux enjeux de la parole. Où pour le dire de façon paradoxale, c'est en n'abandonnant rien que le poète abandonne tout, comme on dirait « en ne lâchant rien ».

Car que voulait dire Char lorsqu'il parlait de tout abandonner ? On l'imagine. Réussite sociale. Confort. Famille. Ascension professionnelle. Sécurité. Reconnaissance. Bref, l'abandon de son être à la vie falsifiée, la vie hors de la présence, cette fameuse *Commune présence* dont il se fit l'écho.

Depuis lors, le nihilisme a progressé encore, planifiant à l'échelle du globe l'imaginaire de l'avoir et organisant la soumission de chacun. Ne pouvant plus se soustraire à cette réalité occupant tout le territoire – l'impératif de la croissance, du chiffre d'affaires, de la marge, de la rentabilité, de la productivité sans autre horizon qu'eux-mêmes, accélération effrénée du temps – le poète, comme tout être humain, se doit à sa responsabilité première : participer de la condition de son temps. Cela implique de tenir ensemble les grandes lignes de force qui sont les contraintes de l'homme tech-

no-centré: fonder une famille, assurer ses besoins, ne pas laisser à l'économie seule son empire sur le territoire de la langue. Tout assumer de sa condition d'Homme, et tel Sisyphe poussant sa part de pierre, accomplir sa charge de travail. Car tout poète d'envergure ne peut parler à ses semblables qu'en connaissance de cause et comment connaître la cause en s'excluant des impératifs auxquels est soumis le genre entier ?

C'est d'abord à ce titre que la parole de Pascal Boulanger se distingue, se chargeant comme aucune autre du problème lancinant et mortifère posé par le nihilisme. L'anthologie que les éditions Tinbad proposent aujourd'hui au lectorat soucieux de la conscience poétique du monde, dessine le parcours créateur d'un homme habité dès sa première parution, en 1991 avec *Septembre déjà*, par le phénomène dépressif de la déconstruction, mais compensé par la conjuration lumineuse diffuse en chacun de ses poèmes, en chacune de ses œuvres, jusqu'à la dernière publication en date, *Mourir ne me suffit pas* en 2016. Soit vingt-cinq ans de publications régulières, au rythme d'une composition majeure par an.

La tâche du préfacier, ici, est moins d'épuiser la lecture d'une œuvre si intense, multiforme et de longue marche, que d'en montrer les axes singuliers et germinatifs la distinguant d'entre la profusion des œuvres fleurissant partout sans hiérarchie. La poésie de Pascal Boulanger est un jalon en même temps qu'un témoin de notre époque, sa langue réussissant une cristallisation miraculeuse par laquelle le minéral le plus noir que le genre humain ait dû porter sur ses épaules, se transforme en un diamant d'une pureté salvatrice. Lire les poèmes de Pascal Boulanger, c'est passer par le tamis métamorphosant des pouvoirs de la parole, ces pouvoirs inoculant la conscience de l'état des lieux et son contrepoison ; parole durcissant l'épiderme tout en le revêtant de l'aura lumineuse protégeant et guérissant ce qui se trouvera dans son rayon d'action.

Pascal Boulanger naît dans la banlieue rouge en 1957. 1957, c'est la guerre d'Algérie, les prémices de la conquête spatiale avec le lancement du premier satellite artificiel Spoutnik, le début de l'opposition cubaine entre Batista et le jeune Fidel Castro. C'est

l'année de la signature des traités de Rome, de la création de la Communauté Economique Européenne dont le but fixé est d'unifier progressivement les politiques économiques et financières des nations membres, de constituer un marché commun agricole et industriel, et de mettre en application quatre libertés : la libre circulation des marchandises, des personnes, des services et du capital. C'est aussi l'année de création, en Europe, de l'Euratom, Communauté Européenne de l'Énergie Atomique dont l'objectif est de promouvoir l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire comme de la recherche. C'est enfin la clôture à Paris de la première conférence au sommet de l'OTAN.

Naître sous ces constellations au tout début de la Guerre froide, à ce moment précis du monde où la litanie des événements ancre la réalité dans une historialité prenant politiquement congé du spirituel, c'est d'une part être imprégné corps et âme par ce phénomène régressif se présentant sous le masque du progrès, et d'autre part devoir répondre de cette modernité mettant chacun en demeure d'assumer ses choix, ses paroles, ses actes. Et sa pensée.

C'est à notre sens la raison pour laquelle l'œuvre de Pascal Boulanger est hantée intrinsèquement par l'intrusion du technologique dans nos vies, et donc dans notre psyché ; habitée par la voûte de la spiritualité catholique constituant l'échelle de l'être emprisonné dans un tout mécaniciste hérité de Descartes ; traversée enfin par une marche pénible, fastidieuse, assumant la matérialité infernale tenant l'homme, marche rebelle et non-conformiste se dégageant, d'œuvre en œuvre, de poème en poème, de vers en vers, d'une verve contestataire pour atteindre aux rivages de la sérénité.

L'Europe qui alors se constitue par la CEE met en place des libertés peu à peu muées en libéralisme, seul mètre-étalon recevable dans un monde du tout profit. Sous la justification de lier les nations européennes entre elles par une interdépendance économique censée prémunir contre le désastre d'une guerre, guerre dont le traumatisme est encore brûlant dans l'esprit des populations, l'Europe économique se forme, au détriment de la mémoire chrétienne qui fut à sa fondation. Jusqu'à l'oubli. Jusqu'à la falsification. Jusqu'au

déconstructionnisme. Jusqu'au retournement absolu. Jusqu'à la confusion totalitaire. L'évènement est depuis devenu le pain des journalistes. Il n'enseigne rien d'autre que le vide du creuset duquel il surgit incessamment avec le même visage sous des traits différents. Il ne porte, pour le pouvoir qui l'assène à un peuple devenu audimat, aucun autre sens que celui de la fascination hypnotique d'une horreur rentable.

Et l'homme dans tout ça ?

C'est à cette question que s'attelle la poésie entière de Pascal Boulanger. Sa parole, à l'enracinement de haute mémoire, interroge l'homme contemporain avec ses écueils, sa sauvagerie, sa négation de l'être, son refus de la vie. Marqué par la poésie de Marcelin Pleynet, nourri par le travail de *Tel Quel*, c'est essentiellement la pensée pionnière de René Girard, avec sa théorie du bouc-émissaire, qu'il prolonge par ses vers et sa prose. Pascal Boulanger s'enfonce dans l'être actuel, dresse devant nos yeux un miroir sans concession, et c'est sans concession envers lui-même qu'il s'acquitte de sa mission de dire sa vérité au monde. Approfondissant, quelles qu'en soient les conséquences et les exclusions qui le menacent, sa démarche de vérité, il creuse ainsi sa vision historique et propose une autre parole, à partir de laquelle il va falloir compter.

*

Il va falloir compter avec la parole de Pascal Boulanger car nous ne pourrons nous appuyer, demain, que sur des œuvres à dimension métaphysique ayant su prendre acte de la boue quotidienne dans laquelle nous sommes empêtrés. Demain ? Mais c'est d'ores et déjà que son œuvre nous protège et que nous pouvons nous y désaltérer. À la différence de nombre d'œuvres abstraites, (« La fascination occidentale pour l'abstrait est la conséquence du langage mathématique : discipline obligatoire à une culture maritime mercantile.¹ ») la parole de Boulanger s'assume pleinement en une identité qui aujourd'hui sonne incorrecte. Il dit ce qu'on ne doit pas dire,

1 Pascal Boulanger, *Tacite*, p 104, Flammarion, 2001.

accouche d'images insupportables à la bourgeoisie dominante, et en cela obéit à la tradition initiatique enseignée par Platon. Renvoyons, pour exemple, au poème « Perfection », qui ferait trembler tout poète attiédi.

Les recueils de Pascal Boulanger se répondent, en un choral où chaque poème est une fractale contenant la totalité du chant du poète. Empruntant tous les visages, de l'amour, de la rébellion, de la bienfaisance, de la lucidité, de la sérénité, de la beauté, ce qui se dégage de ses livres ne relève pas de la séduction. En deux mots : ferveur et foi, soit le visage même du contre-moderne.

S'il est encore permis un pas de côté, un léger décalage de regard permettant à la vision d'appréhender le champ du réel dans son ampleur aérienne, nous dirons que la poésie contient un savoir, un enseignement méprisé par la logique de l'expansion républicaine française à son point actuel de développement. Le Poème est dépositaire d'une connaissance et mérite à ce titre une attention particulière pour les esprits éveillés ou en volonté d'éveil. Elle mérite une considération sacrée car elle tient du sacré. Il faut citer ici le poète André Velter qui a consacré sa vie à faire œuvre de passeur en tant que poète même, dans ce temps précis de reflux. Il parle du voyage que constitua son émission *Poésie sur Parole*, qu'il composa de 1987 à 2008 sur les ondes de France Culture :

Le voyage dans la poésie mondiale que mène *Poésie sur Parole* m'a convaincu de plusieurs choses qui ne sont pas toutes bonnes à dire :

La poésie ne peut être coupée ni du sacré ni du réel.

Elle n'est pas un réservoir de mots d'ordre.

Elle a du souffle et pas de frontières.

Sa langue lui appartient, mais elle appartient à la rumeur des langues.

Opaque à tout populisme, elle n'a pas à craindre d'être populaire.

Si elle est vécue, elle change la vie¹.

1 André Velter, *Poésie sur Parole*, in revue *La Pensée*. Ce passage sera repris dans « Du ladakh », *La Vie en dansant*, Paris, Gallimard, « Blanche », 2000, p. 25-26.

La poésie de Pascal Boulanger revendique le réel parce qu'elle relève du sacré. « Une joie sans cause franchit une zone de néant. / Le temps se détache et flotte dans l'espace. / Sous une pluie de flocons et de figures radieuses, une bête s'est mise à parler, les rideaux à s'animer¹. »

Sacrée la poésie, qui passe inaperçue à qui ne veut l'entendre, mais semeuse, sa discrétion, en le frère humain.

Sacrée la poésie, oui, mais aussi témoignage. C'est à la lumière rétroactive d'un astre qu'on croit mort mais dont l'étincellement agit dans le grand corps d'humanité, que l'on peut éclairer sa propre part d'ombre et celle d'un monde cherchant à paraître dans son habit de strass. Si la nécessité sociale semble illusion au regard de la profondeur de l'être, ou, à tout le moins, sur le plan vulgaire des apparences, comprendre l'époque actuelle, cette modernité progressiste, et allumer le contre-feu, cela se nomme poésie. L'œuvre de Pascal Boulanger se pose ici comme un témoin dont le temps à venir se saisira, non pas pour entendre ce qu'il s'est réellement passé, chacun le saura dans son for intérieur, mais pour détenir la bonne fréquence permettant peut-être d'éviter la future collaboration. En ce sens, le verbe de Boulanger est un verbe affranchi, héritier, libre et renouvelé sur les bases anciennes des transmissions lignagères qui lui furent données.

Car que faire face au nihilisme réalisé, sinon témoigner à rebours d'un temps de très grande collaboration, en ayant la conscience que ce témoignage constituera un amer pour les générations volontaires n'acceptant pas l'enrôlement dans la soumission généralisée ? C'est en ce sens que l'œuvre de témoin est une œuvre qui sauve, constituant un espoir, un modèle en même temps qu'une attitude fondatrice pour ceux qui auront à mener la guerre pour le vivant. « Pourquoi faudrait-il que la mort soit la religion absolue ? / L'œil habillé d'une paupière n'est pas dans la tombe. / D'ailleurs, placé en ce lieu de parole qui fait parole, / rien ne meurt qui a commencé », nous susurre le poète en ouverture de *L'émotion L'émeute*. Et sous couvert de vers placés sous le signe du questionnement, c'est à une

1 Pascal Boulanger, *Tacite*, p. 91, *op. cit.*

véritable démonstration d'espérance que se livre le poète Boulanger, se distinguant d'ailleurs par cette espérance même dans tout l'horizon poétique contemporain. La chance permise par le nihilisme, celui pris en compte par le constant souci historial de Boulanger, qui lui fait écrire en capitales, le 11 septembre 2001 : « Ce que désigne ce terme de nihilisme est un mouvement historial qui remonte à fort longtemps avant nous et qui va par-delà nous-même S'ÉTENDRE DANS LES LOINTAINS DE L'AVENIR », n'est-ce pas justement d'intimer au genre humain une élévation de fréquence, c'est-à-dire un haussement spirituel, tout simplement par réflexe de survie ? Car le propre du poète véritable est de ne pas se laisser abuser par l'illusion frappant la société d'hallucination hypnotique. Le poète Boulanger ne tombe ni dans le piège du déclinisme dépressif, ni dans le contemplatif saint-sulpicien. Il se dégage de l'aura toxique d'une société malade ne voyant plus d'issue que dans sa plainte perpétuelle, pour prendre acte du fait qu'à toute chose malheur est bon.

C'est en ce sens qu'il faut lire une partie de son œuvre, par exemple *Guerre perdue*. Ne nous y trompons pas. Boulanger n'indique à aucun moment que la guerre du poète est perdue. Au contraire. Dans la tension de ces trente-deux poèmes de combat, le conflit est celui contre la destruction de la langue, où les monastères frappés sont l'image du lieu de recueillement auquel *on* porte atteinte, à travers la métaphore filée d'une guerre qu'on situerait dans un passé actuel, un orient occidentalisé. Quelques mots font le décor : monastères, moines, razzias, églises. Il s'agit bien de la guerre nihiliste qui est perdue d'avance, celle de la marchandisation du monde, celle de la code-barrisation des hommes pour le profit éphémère de quelques uns, une guerre perdue à laquelle le poète oppose le poème comme signe de ralliement : « On souffle dans des cornes de brume / les deuils succèdent aux deuils / que vaut la vie d'un homme ? / Tandis que de lourds attelages s'effondrent / une main trace une croix sur le pain¹. » Il faut s'appeler Boulanger pour faire ainsi lever le pain de la parole.

1 Pascal Boulanger, *Guerre perdue*, Passage d'encre, p. 11, 2015.